

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Regards et jeux de la lumière dans l'espace

Robert Melançon, *Le paradis des apparences*. Essai de poèmes réalistes, Montréal, le Noroît, 2004, 144 p.

Carlos Bergeron

Number 117, Spring 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37032ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bergeron, C. (2005). Review of [Regards et jeux de la lumière dans l'espace / Robert Melançon, *Le paradis des apparences*. Essai de poèmes réalistes, Montréal, le Noroît, 2004, 144 p.] *Lettres québécoises*, (117), 37–37.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Regards et jeux de la lumière dans l'espace

Tout l'art du haïku adapté dans des « sonnets allégés » : véritables fenêtres sur des instantanés du quotidien.

P O É S I E

CARLOS BERGERON

LE PROFESSEUR ROBERT MELANÇON (UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL), OU Melançon le poète (peut-on vraiment dissocier les deux?), lauréat du Prix du Gouverneur général du Conseil des Arts du Canada (*Peinture aveugle*, 1979, et *Second Rouleau*, 1990), signe avec *Le paradis des apparences* une série de poèmes descriptifs qu'il définit lui-même comme des « sonnets allégés » (p. 36).

*Je trace un rectangle de douze lignes;
C'est une fenêtre par laquelle je regarde
Tout ce qui apparaît, qui n'a lieu qu'une fois.*
(p. 36)

Tous construits sur quatre tercets, ces cent quarante-quatre textes sont étonnamment simples (d'où leur charme !), dégagant des images urbaines qui font la lumière sur l'anodin, sur ce qu'on voit tous les jours mais qu'on oublie curieusement de regarder : « Des plaques de neige » (p. 17), le « plâtre qu'on n'a pas peint » (p. 18), cette « lumière qui émane des citrons » (p. 21), « des écolières minces, déliées, en uniforme » (p. 80), une « femme qui serre son sac sur son coude » (p. 128), etc. Il nous donne à lire des textes métissés qui développent la thématique classique, et trop exploitée, de l'instant présent qu'il faut saisir, de l'éphémère qui ne reviendra jamais et qui est si précieux; métissés surtout parce qu'ils sont aussi, et je préciserais « surtout », marqués par toutes sortes de références à la modernité occidentale tout en conservant un côté lumineusement japonais (j'y reviendrai). C'est pour cette raison que j'ajouterais, non sans peser toutes mes syllabes, « **certainement métissés** » (entre guillemets et écrit en gras), car c'est vraiment là que tient leur richesse et tout ce qu'ils peuvent inspirer « d'édifiant » au lectorat.

Recueil façonné à l'image cosmopolite de la ville d'où il tire bon nombre de ses sujets d'étude, *Le paradis des apparences* est vraiment étonnant.

DES POÈMES RÉALISTES

La thématique de Melançon est traversée par des références explicites à l'univers pictural des impressionnistes (les nuances de la lumière, l'évocation de paysages nocturnes et diurnes), des cubistes (insistance sur

des formes géométriques pregnantes, simultanéité de situations et d'angles de vision), des réalistes. La lumière y est substantielle, elle « enduit » les choses, elle se « coule » entre les reliefs et « barbouille » tout... Le poète tente de nous faire découvrir les impulsions de cette lumière, ses remous, ses oscillations, ses courses, ses trajectoires sur les objets qu'elle révèle, auxquels elle donne vie : « Des taches de lumière ponctuent le paysage /Lampadaires, feux de circulation, enseignes » (p. 11); « [...] Le soleil mouille/Les corniches, coule d'étage en étage/Jusqu'à cet homme sur qui pèse tout l'espace. (p. 3); « Le mouvement du soleil sur le mur/Donne à lire le vent qui se lève » (p. 35). Dans leur espace, les édifices de la ville meublent le vide et le bleu, coupent la fluidité, font des zones d'ombre. L'analogie entre l'écriture et la peinture y est omniprésente. En fait, on a l'impression que ces poèmes ont à la fois été peints et écrits; chaque texte semble être le lieu d'une expérimentation, c'est d'ailleurs ce qui en fait des « kaléidoscopes linguistiques » mettant en « sens » une kyrielle d'impressions, de teintes, de formes diverses. Il suffit de lire pour que tout se mette en branle...



INSPIRATION JAPONAISE ?

Pour Melançon, le poème trace « un rectangle de douze lignes;/C'est une fenêtre par laquelle [il] regarde/Tout ce qui apparaît, qui n'a lieu qu'une fois. » (p. 36); il s'en tient au « paradis des apparences » (p. 36). Très librement inspirées de ce qui ressemble à des haïkus, ces strophes descriptives détaillent avec minutie ce qui est observé par le poète; chaque phrase, de longueur variable (un vers, un tercet, quatre vers...), saisit un instant clé de la déconstruction d'une « scène », multipliant les chutes et les effets de surprise par l'art des enjambements bien placés (entre autres):

*Les cloches d'une église t'appellent
À de nobles pensées, mais tu ne t'y arrêtes pas.
Un bouddha silencieux, assis sous un érable,
Fume méditativement en regardant le trafic.
Un chien roux s'arrête au pied d'une poubelle, flaire,
Lâche quelques gouttes d'urine puis reprend sa ronde.* (p. 5)

J'ai eu l'impression de recevoir une série d'aphorismes qui m'inspiraient des réflexions dont le pouvoir dépassait largement mon expérience de lecture.

Et c'est finalement pour cette ultime raison que ce recueil brillant, sonore, ne peut être qu'apprécié, même si ce qu'il raconte est parfois trop bien dit, même s'il peut arriver qu'on se lasse un peu des couleurs et du paradis...

